

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Un espace à soi

Avoir du temps et un espace à soi : nous considérons volontiers aujourd'hui qu'il s'agit de besoins fondamentaux. L'accès à ces besoins est marqué socio-économiquement et la lutte sociale semble passer par la revendication d'un temps dépris du travail et d'un coin à soi soustrait à la promiscuité, qui nous sortent de la tyrannie du vivre-ensemble. Vous vivons ainsi dans une sorte de paradoxe entre l'injonction commune au (bien-)vivre ensemble et la demande d'un espace à soi. Arrêtons-nous un instant sur ce paradoxe pour le questionner et interroger notre rapport à l'espace et la discrète territorialité qui s'en dégage.

Commençons cette chronique par un peu d'éthologie. On divise le monde animal dans son rapport à l'espace en deux catégories : les animaux à contact, comme l'hippopotame, le porc, le perroquet ou le hérisson, qui éprouvent la nécessité de s'entasser et de se toucher physiquement, et les animaux sans contact comme le lion, le chat, le cheval et le serpent, qui, une fois adultes, exigent une distance personnelle qui joue le rôle de bulle invisible autour de l'organisme, le protégeant des agressions du monde extérieur.

Cette distance forme une zone critique qui détermine la sensation d'agression et la réaction corrélative de fuite d'abord, d'attaque ensuite. Le chat fuira devant le chien qui se dirige vers lui jusqu'à ce que ce chien ait franchi un second cercle, critique, qui détermine la distance interpersonnelle minimale en deçà de laquelle personne ne peut pénétrer sans provoquer une réaction d'attaque, ou plus exactement de contre-attaque.

Nous appartenons au second groupe, les

animaux sans contact. Chez les hommes, ces distances interpersonnelles critiques existent aussi et vivre en collectivité, surtout dans la promiscuité, implique tout naturellement la multiplication des situations d'agression qui provoquent des flambées d'énervement. Nous sommes parfois irrités parce que quelqu'un a pris « notre » place ou nous serre de trop près dans une file.

Il existe cependant un non-dit sur la territorialité première et fondamentale des hommes ; elle est relativement impensée et donne ainsi à ceux qui en jouent des latitudes d'autant plus grandes, dans l'exercice du pouvoir sur autrui, que les règles de ce pouvoir sont mal cernées. Changer les places à table, ou dans le lit, s'installer dans le fauteuil paternel : autant de jeux subtils sur la distance interpersonnelle et le territoire propre pour en mesurer la discrète puissance.

Il y a des moments non propices pour approcher l'autre, et des durées inadéquates de proximité physique : dans les moments de tension, c'est une intrusion de toucher

le bras de l'autre, de l'effleurer comme on le ferait des cornes d'un escargot pour la simple jouissance de voir l'animal les ressortir après les avoir rétractées, de même que de tenir une main un peu trop longtemps.

Une éthique de l'espace

Dans les monastères cénobitiques¹ qui suivent la règle de saint Benoît, de tels jeux modulent consciemment le vivre-ensemble de façon à le rendre plus souple et serein. Les moines voient dans les difficultés inhérentes à la simple présence physique des autres une occasion de perfectionnement moral et spirituel.

Dans la règle, on prescrit la présence permanente et toujours perceptible de quelques frères à une coudée de distance, et ce, à tout instant du jour et de la nuit. L'idée de la confession de tous les mouvements de la vie intérieure vise, elle aussi, à supprimer la bulle personnelle pour favoriser le renoncement à soi.

De la vie du moine, tout est public, exposé au contact et à la vue permanents de l'autre et de Dieu : « ... l'homme doit être persuadé que Dieu le regarde toujours du haut des cieux à tout instant » (*Règle de saint Benoît*, 7, 13). La patience de s'exposer ainsi au regard et au contact permanent d'autrui est une forme du martyr chrétien et le chemin du perfectionnement moral.

Un travail de réduction de la territorialité naturelle s'opère également par une série d'interdits concernant la propriété : « *Personne, en dehors de l'abbé, ne pourra traiter comme sien quoi que ce soit, qu'il s'agisse d'un objet apporté ou trouvé ou fabriqué ou acquis par lui, personne ne pourra revendiquer ou réserver quoi que ce soit à titre de propriété particulière* » (*Règle du Maître*, XVI, 58-60). Cet interdit porte également sur l'espace : on ne peut

« Nous envisageons l'espace comme nous envisageons le sexe. Il est là mais nous n'en parlons pas. »

E.T. Hall,
Le langage silencieux,
Paris, Seuil, 1984,
p. 188.

personnaliser un coin à soi, instituer une pièce en tanière. Le moine ne peut choisir sa place à table, le voisinage de ses amis ou le lit où il dort. Et il ne dispose pas même de cet espace privé intime qu'on appelle un jardin secret.

Ces interdits cultivent la *xenitei*². Le terme désigne à la fois l'épreuve factuelle et spirituelle de l'étrangeté et fait signe vers la vie de pèlerins des chrétiens. Le mode de vie cénobitique, tout immobile qu'il soit, n'en constitue pas moins une éducation spirituelle au sentiment de dépaysement en ce bas monde.

Se considérer comme un éternel immigré, c'est s'affranchir de la territorialité, de la propriété et du besoin de familiarité qu'elles entretiennent. Dans la promiscuité et l'absence d'espace propre, on développe en réalité un art de la distance et du dé-

tachement qui est une véritable libération. On cultive le goût de la recherche, du cheminement, plutôt que l'assise et le confort de la certitude, le sentiment de la fragilité de l'existence plutôt que le sentiment de sécurité.

L'espace privé, une invention moderne ?

Cette indifférence à l'espace privé est aussi un phénomène de classe : c'est une disposition de l'ancienne aristocratie dont on trouve trace dans le palais de Versailles, où il n'y a pas d'espace privé. Plus largement, sous l'Ancien Régime, les pièces n'avaient pas de fonctions fixes et les membres de la famille ne pouvaient pas s'isoler comme ils le font aujourd'hui ; les personnes étrangères à la maison pouvaient aller et venir à leur gré, tandis que les lits ou les tables

étaient dressés ou enlevés selon l'humeur ou l'appétit des occupants.

C'est au 18^e siècle que la structure de la maison change. On distingue la « chambre » de la « salle », en français. Et en anglais, le nom donné aux diverses pièces désigne désormais leur fonction – *bedroom, bathroom, living-room, dining-room*.

On commence alors seulement à lier l'intimité des rapports humains à l'accessibilité des pièces privées comme les chambres.

Au début du 19^e siècle, c'est désormais un privilège socio-économique de disposer d'une pièce à soi. Privilège de caste, mais aussi de sexe. Virginia Woolf souligne que « *les femmes étaient privées – contrairement à Keats, Tennyson ou Carlyle, pourtant pauvres tous les trois – de certaines compensations telles qu'un logement indépendant qui, aussi misérable fût-il, les mettrait à l'abri des sollicitations et du despotisme familiaux* »³. Pas étonnant

alors qu'il y ait moins de grands auteurs féminins dans la littérature anglaise du 19^e siècle : les femmes ne disposaient simplement pas des conditions matérielles propices à l'écriture.

Ces éléments en contraste, entre combat féministe et ascèse spirituelle, nous invitent à questionner l'importance de l'espace à soi dans la constitution de l'individu et dans l'organisation de la société. Avoir sa maison à soi, plutôt qu'être locataire permanent ? Dans cette maison, vivre au contact permanent des autres ou avoir sa pièce privée ? En entreprise, avoir son bureau individuel ou partager un espace paysager ? Vivre dans la promiscuité des grandes villes ou dans les espaces dégagés des campagnes ? Vivre selon une logique d'immigré ou combler un besoin de sécurité ? Nos cœurs balancent, nos choix oscillent. Mais qui de nous jouit réellement d'un espace à soi ? Quelle conception de l'existence et de la société cela engage-t-il ? Comment et à quelles valeurs ces modes de vie nous éduquent-ils ?—

Gaëlle Jeanmart, pour PhiloCité®

1. « Cénobitique » vient de *koinos-bios*, qui signifie « vie communautaire ».

2. *Xenos*, étranger.

3. *Une pièce à soi*, trad. J.-Y. Cotté, Publie Papier, 2013, p.79.

philocité®